

JEAN-LUC SAHAGIAN

# VICTOR SERGE, L'HOMME DOUBLE

HISTOIRE D'UN XX<sup>e</sup> SIÈCLE ÉCHOUÉ

*Préface d'Yves Pagès*



LIBERTALIA

## PRÉFACE

### D'UN SERGE L'AUTRE

*Fils d'émigrés russes antitsaristes, Victor Serge a 27 ans quand un monde bascule, là-bas, à l'est du charnier européen, du côté des soviets. La terre de ses origines familiales a tremblé, et ce séisme, comme pour tant d'autres, lui ouvre des horizons. La Révolution, avec son grand appel d'air, il ne la rejoindra qu'en janvier 1919 pour devenir l'un des soutiens intellectuels les plus ardents du régime bolchevik, avant qu'il lui faille déchanter, sa proximité avec des oppositionnels de gauche au stalinisme naissant devant lui coûter très cher. Cruel retour de flamme à la hauteur de ses idéaux jamais repentis : déportation à Orenbourg en 1933, internement psychiatrique de sa femme Loubia en 1934 et expulsion d'URSS en 1936. Mais bien avant l'enthousiasme du léniniste fraîchement converti, bien avant les compromis tactiques du propagandiste du Komintern, bien avant les temps amers de l'exil et les querelles entre ex-compagnons de route de Trotski, bien avant que se confrontent les points de vue du romancier et de l'homme d'action, le jeune Victor avait eu une première vie politique, tout un parcours déjà tumultueux, enraciné dans les milieux libertaires belge puis français du début du <sup>xx</sup>e siècle. Et l'on ne comprendrait pas grand-chose aux doutes, scrupules et nuances qui ont sous-tendu par la suite son éthique militante et littéraire si l'on continuait à traiter à*

la légère cette période fondatrice, comme un simple défouloir adolescent, une sorte de stade infantile de ses engagements ultérieurs, quand l'âge adulte vous remet dans le droit chemin de la raison d'État, fût-il prolétarien.

Et c'est d'abord là où Jean-Luc Sahagian fait exception, rompant avec l'habituelle dévalorisation de la période anarchiste de Serge – réduite à une parenthèse folklorique – pour en exhumer les multiples facettes et les enjeux majeurs. Partant de cette hypothèse à contre-courant, l'essayiste redonne enfin sa place à cette sensibilité de jeunesse et fait le pari qu'elle n'a pas disparu du jour au lendemain, mais, au contraire, qu'elle a marqué sur la durée son être profond, servant alternativement de garde-fou ou de repoussoir au futur porte-voix du pouvoir bolchevik, puis de boussole ou de mauvaise conscience au dissident révolutionnaire qu'il s'évertuera malgré tout à demeurer, malgré les faux amis et frères ennemis de son propre bord. Il est temps de relire aujourd'hui le destin de Serge à travers ce prisme originel, pour mesurer la part d'attachement à ses premières intuitions libertaires, sans négliger en lui la part du déni, de la hantise, de l'incohérence ou du doute...

Avant de céder la parole aux nuances éclairantes de Jean-Luc Sahagian, quelques mots encore pour résumer à grands traits l'état d'esprit d'un certain Victor Kibaltchitch, alias Le Rétif, son nom de plume d'alors... En 1909, il vient d'avoir 19 ans quand il signe ses premiers articles dans l'anarchie, le brûlot hebdomadaire des anarcho-individualistes fondé quatre ans plus tôt par Albert Libertad – cet invalide des deux jambes qui prônait « la grève des gestes

*inutiles » face à l'abrutissement du travail. Lecteur précoce de Kropotkine et de Nietzsche, il en tire une singulière synthèse, moquant pêle-mêle la bêtise patriotarde, la farce électorale, mais aussi le jésuitisme pseudo-laïc et la veulerie attentiste des syndicats. Plus brutalement encore, il renvoie dos à dos la vachardise patronale et la servitude des masses laborieuses. Au rituel « Ni dieu ni maître », il ajoute sa note discordante : « Ni berger ni mouton », comme l'avait fait avant lui d'autres « en-dehors » de la Belle Époque : Zo d'Axa, Darien ou Jossot. Avec une virulence débridée, il provoque, surenchérit, cogne sur les soumis autant que sur les puissants et, face à l'inertie sociale mortifère, prône la réappropriation immédiate ou la marge des « milieux libres ». L'aube nouvelle d'accord, mais ici et maintenant. D'où le ton de ses appels qui se double parfois d'un mépris pour la passivité de ses frères de misère, tant l'impatience de sa révolte lui semble incompatible avec les demi-mesures du mouvement ouvrier organisé. À ses yeux, il faut franchir le cap illico, quitter les routines de sa condition, sortir du lot commun, et même passer les bornes de la légalité, si nécessaire. Au fameux adage des socialismes partageux du XIX<sup>e</sup> siècle – « De chacun selon ses besoins à chacun selon ses moyens » –, il fait un sort particulier à ce « chacun », non pour que « chacun pour soi » tire son épingle du jeu (de dupe), mais pour que « tout un chacun » y mette son grain de sel, pour que ça fasse tache d'huile, de l'unique au multiple, par contagion affinitaire. Ce credo stirnérien qui avait gagné des adeptes depuis la fin des années 1890 – la fameuse « libre association des égoïsmes » –, Victor le pousse à l'extrême, parfois*

*aux limites supportables... Mais de tels accents antiplébéiens contre les « bèlelements » des victimes consentantes ne peuvent s'interpréter isolément – comme une adhésion aux préjugés réactionnaires sur la « psychologie des foules » d'un Gustave Lebon –, puisqu'ils cherchent à briser le cercle vicieux de cette résignation par d'autres moyens, en l'occurrence, le passage à l'acte des volontés de rupture individuelle.*

*Certains lecteurs hâtifs ou malveillants ont cru reconnaître, dans ce culte de l'énergie associé à une morgue envers la passivité grégaire du peuple, les liaisons dangereuses d'un certain « pré-fascisme ». L'amalgame paraît d'autant plus abusif que les individualistes libertaires, malgré leur dédain affiché, ont participé à la plupart des combats fédérateurs de l'extrême gauche durant la Belle Époque, tandis que les rares transfuges ayant rejoint à partir des années 1910 le pôle social-nationaliste de l'Action française, via le Cercle Proudhon, étaient plutôt des syndicalistes révolutionnaires influencés par les dérives idéologiques de Georges Sorel. D'autre part, et aussi paradoxal que cela puisse paraître, ce sont souvent les partisans de « l'Unique contre le joug majoritaire » qui ont mis en pratique les principes de l'entraide en créant diverses expérimentations communautaires (lieux de vie, de production agricole, d'amour libre, de pédagogie parallèle, de causerie populaire, de bibliothèque pour tous et de diffusion de presse militante). Reste que le malentendu entre volonté émancipatrice (en puissance) et volonté de puissance (tout court) n'est pas si facile à éviter, y compris dans les écrits du jeune Victor. À force d'essentialiser une pure désaliénation de*

*soi par soi et de dénoncer la posture victimaire des incurables esclaves, le franc-tireur antiautoritaire n'a pas toujours évité la posture « anaristocratique » ou l'apologie schématique du « bandit d'honneur ». Mais les ambiguïtés élitistes de cette surenchère verbale nous parlent aussi d'aujourd'hui, annonçant les mêmes travers chez certains (post-)situationnistes et (néo-)insurrectionnalistes tiqquniens. Et c'est aussi l'intérêt du livre de Jean-Luc Sahagian que de nous replonger dans des débats d'idées ou des utopies concrètes qui font écho à des questions actuelles, pour remettre en perspective les errements et la richesse de ces expériences antérieures.*

*On connaît mieux l'épilogue de cette histoire... quand, parmi les plus proches amis du Rétif, quelques « anarchistes malfaiteurs » vont passer à l'action, tous azimuts, avec panache, quoique parfois sans scrupule. Malgré ses propres désaccords avec Jules Bonnot, il va défendre « l'illégalisme » de ses compagnons d'infortune, non sans nuance, mais avec une loyauté sans faille, jusqu'au désastre final. Et ça, il le payera très cher : quatre ans de détention et l'ombre d'un doute qui commence à planer sur ses convictions d'alors. Parce que, à mesure que la guerre approche et que le syndicalisme d'action directe perd du terrain, la nébuleuse anarcho-individualiste restreint ses préoccupations à la portion congrue : nudisme, camaraderie amoureuse, végétarisme... Exilé à Barcelone en janvier 1917, le typographe Victor Serge participe à une tentative de grève générale, espoir déçu mais le réconciliant durablement avec la force collective du mouvement ouvrier. Et c'est à partir de là qu'il prend ses distances avec l'égotisme étroit de*

ses anciens amis, celui du néomalthusien E. Armand en particulier, et qu'il rédige dans la foulée son *Essai sur Nietzsche*<sup>\*</sup>, un texte charnière qui, sans renier l'anarcho-individualisme, en pointe les limites internes et les risques de confusion.

Ensuite, il y a un second Victor Serge, rejoignant l'épopée des soviets sur le tard, en 1919. C'est celui-là, devenu tout à la fois écrivain du temps présent et révolutionnaire professionnel, qu'interroge Jean-Luc Sahagian, en piochant ici et là dans sa vie et son œuvre. Sans œillères ni tabou, il nous invite à sonder les zones d'ombre et de lumière d'un destin plus complexe qu'il n'y paraît. Car derrière le portrait plutôt lisse que Serge a voulu donner de lui-même, on découvre un être soucieux de cacher ses états d'âme, d'arrondir les angles, de concilier le pire et le meilleur, d'équilibrer la fin et les moyens, de peser le pour et le contre, de faire tenir ensemble bien des contradictions secrètes. Avec élégance et courage souvent, mais aussi un soupçon de mauvaise foi dans cette façon d'amoindrir la portée de ses premières amours libertaires pour mieux coller à son bolchevisme de deuxième main. Confrontant les récits autobiographiques de Serge à d'autres témoignages d'époque, ceux d'Alexander Berkman ou de Jean Malaquais, entre autres, l'auteur s'arrête sur quelques moments forts des années 1920 et 1930, ainsi que sur d'autres accidents de parcours moins reluisants. Au fil des pages, le lecteur rassemble les pièces du

---

<sup>\*</sup> De ce long article de Victor Serge, qui devait paraître dans la revue *Action*, on ne connaît aujourd'hui que la traduction espagnole de son ami Costa Iscar, publiée au cours de l'été 1917 dans la revue barcelonaise *Tierra y Libertad*. Elle est aujourd'hui accessible en français sur le Net à cette adresse : <http://www.archyves.net/html/VictorSerge.html>. On trouvera sur le même lien divers documents rassemblés par mes soins, ainsi que le PDF complet de *Le Rétif*, un recueil d'articles de l'anarchie (1909-1912) que j'avais annoté et commenté (Librairie Monnier, 1989).



*puzzle, fait la navette entre la fougue subversive des années de jeunesse et la discipline militante de l'homme de lettres. Et au terme de cet itinéraire politique, existentiel et littéraire, on prend toute la mesure des dilemmes à jamais irréconciliables qui n'ont cessé de hanter Victor Serge, non par duplicité, mais selon le trouble intérieur d'une schizophrénie permanente.*

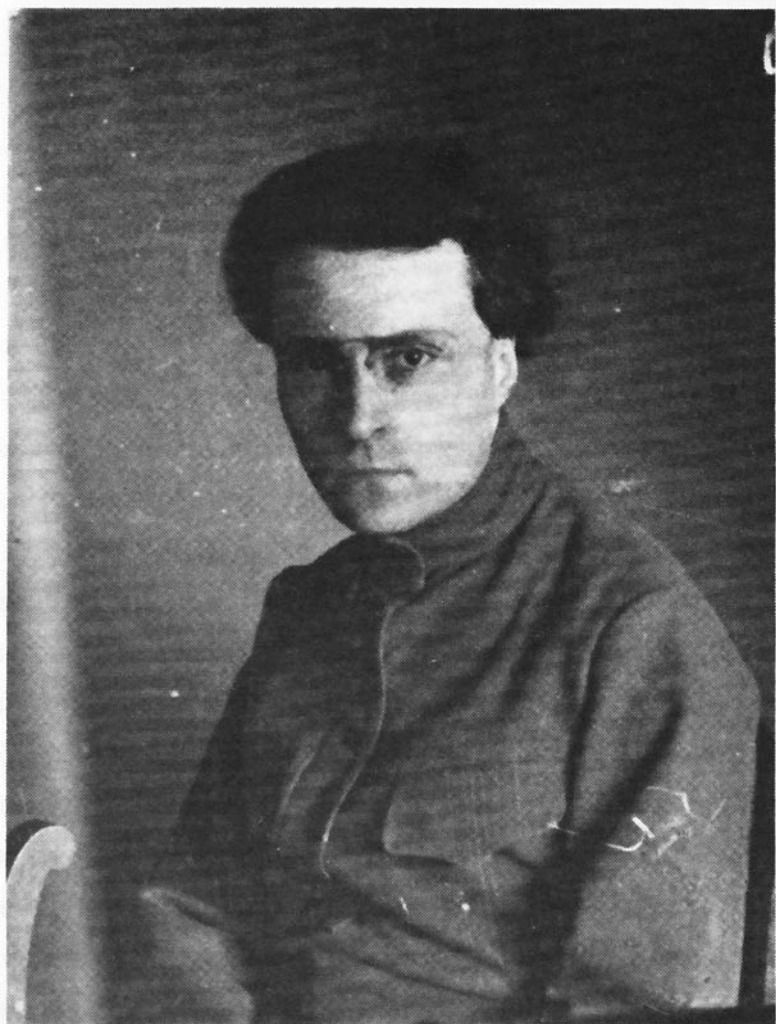
*On l'aura compris, cet essai n'est pas neutre, il est même traversé de sentiments contraires, d'empathie irrésistible et d'agacement marqué. Non pas que l'auteur ait voulu trancher entre le communiste et le libertaire ou redresser les torts idolâtres des biographies officielles. Rien d'universitaire ni de dogmatique dans la démarche de Jean-Luc Sahagian, mais bien plutôt le souci de maintenir un point de vue subjectif et rêveur malgré les contraintes de l'enquête documentée. Et c'est ce parti rigoureusement passionné et fraternellement polémique qui – sans nous obliger à y adhérer en bloc – rend ce travail de mémoire d'une actualité encore vive.*

Montreuil, le 16 février 2011.

Yves PAGÈS

*Auteur et éditeur, Y. Pagès a écrit Petites natures mortes au travail (Verticales, 2000), Le Théoriste (Verticales, 2001), Le Soi-disant (Verticales, 2008).*





Je n'ai pas choisi Serge au hasard. Presque tous  
jours en photo à l'encre, débordant sans cesse des cadres  
qu'il s'est donnés où que les circonstances lui ont  
imposés, son histoire singulière d'un révolutionnaire

## UNE PHOTO : L'HOMME LISSE

C'est dans le tome II de *Mon journal de Russie (1918-1921)* que Pierre Pascal\* nous donne à voir une photo de Victor Serge, prise vers 1919, date de son arrivée à Petrograd.

La rencontre entre les deux hommes a certainement été facilitée par le début d'une histoire amoureuse entre Pierre Pascal et Eugénie Roussakova, sœur cadette de Liouba qui vient de se marier avec Serge.

Cette photo de Serge, à l'âge de 30 ans, a quelque chose d'un peu inquiétant. Les lèvres fines et serrées, un trait retombant légèrement sur les côtés, ce grand front couronné d'une épaisse chevelure noire coiffée en arrière, les yeux noirs, presque sans expression derrière les petites lunettes cerclées, et cette sorte de chemise militaire boutonnée jusqu'au col dans laquelle il semble perdu... La pose n'est pas franchement martiale, contrairement à une autre photographie de la même époque, plus connue, où Serge apparaît en manteau de cuir bolchevik. Ici, ce visage lisse, légèrement hostile ou

---

\* Pierre Pascal fit partie, pendant la Première Guerre mondiale, d'une mission militaire française en Russie. Au moment de la révolution d'octobre 1917, il prend fait et cause pour les bolcheviks et reste en Russie. Il est partie prenante du groupe communiste français dont il raconte en long et en large les peu passionnants démêlés. Accessoirement, il se marie avec la sœur cadette de Liouba Roussakova, Eugénie, auteure d'un beau récit, *Tribulations d'une famille*, inséré dans le volume II du journal de Pierre Pascal, contant les bonheurs et les malheurs de sa famille, jusqu'à sa venue dans la Russie des soviets, en 1919, sur le même bateau que Victor Serge.

absent, semble contredire son activisme de ce début des années 1920.

Ce n'est pas une photo pour la postérité et il s'y révèle, comme par une porte entrebâillée, un aspect de la personnalité de Serge. Ce retrait en lui-même, cette absence aux autres, cette tristesse aussi avec le poids des morts, déjà, ses compagnons anarchistes suicidés ou guillotins après l'affaire de la bande à Bonnot, « des hommes qui se sont perdus de la façon la plus navrante ». (Lettre à Poulaille, 28 mai 1934.)

Peut-être voit-il aussi, en prémonition, la terrible manière dont périront tous ses camarades bolcheviks de la première heure et les souffrances qui lui seront infligées, ainsi qu'à sa femme, lors de ces années de stalinisme montant.

Peut-être est-ce aussi cette inquiétude fondamentale qui le rend particulièrement sensible à la tentation de se laisser tomber dans la folie, comme le fit sa femme Liouba, inquiétude qu'il évoque dans le poème *Tête-à-tête* écrit en 1935, alors qu'ils sont en déportation à Orenbourg :

« Moi, lucide, il y a des moments où je me sens devenir fou, [...] les spécialistes diraient : "C'est drôle, vous avez pourtant l'air normal, ce sont des idées, reposez-vous, mon ami, reposez-vous". Moi, lucide, seuls les bons dingos m'accueilleraient comme des frères, avec leur rire définitif... »

---

\* *Tête-à-tête* in *Pour un brasier dans le désert*, Plein Chant, 1998, p. 44.

Mais ce visage lisse, sans pli ni expression, quasi lunaire, peut-être faut-il le rapprocher de ce témoignage de Magdeleine Paz, membre de son comité de soutien dans les années 1930, qui évoque leur première rencontre dans le journal *Combat*, en 1949, deux années après sa mort : « C'était un soir glacé de novembre [1922] à Leningrad\* ».

Ce qui la frappe, lors de cette première rencontre, c'est cette impression d'abstraction, aussi bien du décor de son appartement que de l'homme qu'elle a en face d'elle.

« Cet homme avait comme arraché de lui ce qu'il y avait d'humain, c'est-à-dire de singulier en chacun de nous. Rien qui pût tirer l'attention\*\* ».

C'est bien ça. En devenant ce militant bolchevik infatigable, Victor Kibaltchitch s'est oublié, il est désormais Victor Serge, ce communiste sans aspérités, « si étroitement identifié à la cause de tout un peuple, que son caractère d'individu en était assourdi, éteint, amorti\*\*\* ». Cette volonté de ne pas « tirer l'attention », peut-être est-ce aussi cet apprentissage de la double face, celle pour l'intimité et celle pour le Parti. Et puis, se montrer trop humain, en ces années de construction d'un homme nouveau, débarrassé de tout ce que le monde ancien pouvait charrier de « sentimentalisme bourgeois », c'est une faute. Et Serge ne se permettra pas de

---

\* Cahiers Henry Poulaille, n° 4-5, Plein Chant, 1991, p. 240.

\*\* *Ibid.*, p. 240.

\*\*\* *Ibid.*

la commettre, comme le rappelle Magdeleine Paz dans un texte antérieur qu'elle lira en 1935 à Paris au Congrès des écrivains pour la défense de la culture, sous prédominance stalinienne, pour le défendre et demander sa sortie d'URSS. Rappelant son itinéraire, elle souligne qu'« en mars 1921, la secousse de Cronstadt passe sans l'ébranler\* » et qu'il est, en ces années 1920, « le communiste le plus orthodoxe ».

Il lui faudra attendre d'être mis à l'écart, puis mis à l'index et enfin expulsé, pour recouvrer figure humaine, comme l'écrit de nouveau Magdeleine Paz :

« Après la lutte ardente et longue que nous avons menée pour lui, enfin... son train l'amenait à Bruxelles ! Je courus au-devant de lui. Comme il avait changé ! Il s'était alourdi et boursoufflé – la “mauvaise graisse” des mal nourris. Mais, malgré ses cheveux grisonnants et toute la marque des années – quelles années –, il était plein d'allant, d'entrain, d'humour et de vivacité, bondé de projets. Infiniment plus jeune – de ce qui est l'intangible jeunesse – que quinze années auparavant\*\*. »

Ces multiples portraits de Serge renvoient aussi au portrait littéraire qu'en fait Jean Malaquais dans le roman *Planète sans visa* sous les traits d'Ivan Stépanoff. Nous retrouvons cette même absence au monde, ce retrait en soi-même d'un Serge/Stépanoff plus âgé, portant le poids de son histoire et « cette pyramide de

---

\* *Ibid.*, p. 207.

\*\* *Ibid.*, p. 241.

cadavres » évoquée dans la correspondance houleuse entre Malaquais et Serge. Perdu dans des pensées où il se laisse aller avec une certaine complaisance, Stépanoff semble s'être retiré du monde, pourtant en pleine Deuxième Guerre mondiale, comme s'il ne vivait plus dans l'époque.

Cette adhésion forcenée à la marche de l'histoire, qui en faisait un être désincarné, insaisissable, presque inhumain en 1920, s'est retournée en 1940 en un imperceptible pas de côté où il devient, paradoxalement, une ombre de cette ombre.

Un autre portrait, un peu plus tardif, celui de Claude Lévi-Strauss dans *Tristes tropiques*, apporte de quoi obscurcir davantage l'image de l'homme lisse. Ils sont sur le même bateau qui mène un certain nombre d'indésirables de Marseille aux Antilles, puis au Mexique en février 1941. On y retrouve cette indistinction déjà relevée dans la photo de l'homme lisse, Lévi-Strauss parle même de « caractère presque asexué\* ». On pourrait rattacher cette description à la volonté de passer sous silence, dans ses écrits, le domaine amoureux et sexuel, comme si le militant communiste n'avait pas de vie, d'émotions, de désirs propres.

Et, pour finir, ce témoignage poignant de Julián Gorkin, militant du Parti ouvrier d'unification marxiste (POUM) et compagnon d'exil de Victor Serge au Mexique, qui le décrit une dernière fois, mort, dans le

---

\* Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Plon, 1955, p. 20.



poste de police où le chauffeur du taxi dans lequel il vient de mourir a déposé son corps :

« Passé minuit, nous trouvâmes le corps. Dans une pièce aux murs gris, nue et misérable, il était étendu sur une vieille table d'opération. Les semelles de ses chaussures, usées jusqu'à la corde, étaient trouées. Il portait une chemise d'ouvrier. Un morceau de sparadrap maintenait sa bouche fermée, cette bouche qu'aucune des tyrannies n'était parvenue à bâillonner. Ce corps aurait pu être celui d'un vagabond recueilli par charité. Mais n'avait-il pas été un éternel errant de la vie et de son idéal ? Son visage portait encore une expression d'ironie amère et de protestation, la dernière de Victor Serge, un homme qui, sa vie durant, avait protesté contre les injustices humaines\* . »

Victor Serge, mort, révèle un peu de lui, et son visage lisse exprime, une dernière fois, des sentiments qu'il avait su si bien contenir et qui adoucissent, *in extremis*, l'image qu'il voulait donner de lui. De cette faille, c'est l'humanité de Serge qui surgit et éclaire tous ses précédents portraits d'une lumière bouleversante.

---

\* In *À Contretemps*, n° 20, juin 2005, p. 7.